

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur.
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 25 Mars 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Mon cher Ami,

Vous m'écrivez que vous êtes malade, et vous me priez de vouloir bien vous suppléer dans le compte-rendu de la semaine dramatique. Êtes-vous bien sûr que votre remplaçant sera favorablement agréé par le lecteur? — Remarquez en passant que cette phrase est tout simplement un éloge déguisé à votre adresse; mais je n'ai rien à vous refuser, et je vais essayer de remplir ma mission.

En dehors des théâtres, un grand événement s'est accompli cette semaine : l'hiver, au dire de l'almanach, est mort et le printemps lui succède. La voilà donc cette saison tant célébrée par les poètes et les amoureux, ce qui est tout un ! Ne vous êtes-vous pas déjà aperçus que les brises du soir étaient plus tièdes et que le soleil nous caressait avec de plus ardents rayons; les prés, les bois ne se sont-ils pas revêtus d'une parure nouvelle? — Hélas ! l'almanach, mensonge ! Le printemps, mensonge ! Le ciel se fond en eau; le Nord nous envoie l'aiglon, et pour toute flo-

raison j'ai vu une pauvre primevère que le hasard avait fait germer dans la crevasse d'un vieux mur et qui essayait d'étendre au jour ses petites feuilles grêles et pâles. — Ce n'est pas le moment d'aller à l'aventure promener son rêve nonchalant; il vaut mieux rester auprès de l'âtre ami des causeries, ou mieux encore être assis moëlleusement dans une stalle, et se laisser bercer par les mélodies du *Comte Ory* et de la *Somnambule*.

Le carnaval n'a pas été long cette année, et le théâtre en profite; à défaut de bals on se contente de concerts et d'opéras, et pour ma part l'échange me semble préférable. — C'est bien rarement, en effet, que notre Grand-Théâtre a pu offrir à ses abonnés une pareille réunion d'artistes que leur mérite place au-dessus de l'éloge, et dont le talent ne peut souffrir d'aucune comparaison.

Je ne sais rien des secrets de l'avenir, mais je crois que MM^{lles} L. et C. de Maësen ne seront jamais oubliées de notre public, et que M^{mes} Rey-Balla, Villème, se souviendront toujours des bravos dont nous les avons comblées. — Demandez à MM. Lapierre, Ismaël, Marthieu, Julien, Holtzem, si leur séjour à Lyon ne sera pas dorénavant marqué dans leur esprit comme une

de leurs plus glorieuses étapes ! Demandez surtout à M. Achard, dont nous avons vu commencer, grandir et s'affermir la réputation, si l'espèce d'idolâtrie enthousiaste dont il est l'objet, ne chatouille pas délicieusement les fibres les plus délicates de son cœur !

Nous avons vu défiler sous nos yeux, cette semaine, la *Somnambule*, le *Comte Ory*, *Guillaume Tell*, la *Dame Blanche*, c'est-à-dire autant de succès que de chefs-d'œuvre.

Le public continue à faire le plus chaleureux accueil aux ballets des *Nérèdes*, et aux artistes qui l'interprètent; — pluie de fleurs, bravos frénétiques, rien ne manque à M^{lles} Dor et Girod, et chaque soir, après le dernier acte, le rideau doit se relever pour permettre aux spectateurs de contempler quelques instants de plus le dernier et magique tableau qui termine le ballet.

Lundi prochain aura lieu la première représentation de *Faust*, grand opéra en cinq actes, musique de M. Gounod.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Dupré. — M. MÉLANGE.

Le bénéfice de M. Dupré présentait un ensemble de pièces capables de satisfaire les plus

FEUILLETON.

DEUX RIVAUX.

I.

BROUILLE ET RACCOMMODEMENT.

(Suite.— Voir le dernier numéro.)

— C'est pourtant la vérité. Mais il est naturel que tu ne le saches pas, toi qui étais au service depuis près d'un an, lorsque je suis parti.

— Prends garde ! je te répète que tu te vantes; je connais Bianca mieux que toi.

— Mieux que moi !

— Oui, mieux que toi. Et je suis sûr qu'elle ne t'a rien promis, parce qu'elle ne le pouvait pas... parce que... c'est moi qui suis son fiancé.

— Ah ! voilà qui est plaisant, par ma foi ! Tu as révélé cela, s'écria Battista.

Et, en achevant ces mots, il jeta au vent un

éclat de rire qui mit en émoi tous les échos de la montagne.

Battista était un gros garçon, brun comme un Maure, aux lèvres épaisses, à la barbe noire, aux cheveux noirs et rudes comme les crins de sa rossinante, mais au demeurant bon diable, ayant toujours à la bouche quelque chanson de son pays.

Son rire bruyant fit tourner la tête à Estampe, qui marchait toujours en avant de notre petite colonne, se donnant des airs de chef d'escadron.

— Je croyais que vous vous disputiez, dit-il; mais vous riez : c'est signe qu'il n'y a pas de brouille.

Cependant, Luigi ne riait pas. Il est vrai qu'il riait rarement. Il différait encore de son compatriote en ce qu'il était très-maigre, mais assez joli garçon. Ses traits étaient fins et délicats; il avait le teint clair et animé, et je n'ai jamais vu d'yeux plus brillants que les siens. Sa physionomie indiquait un homme plein d'énergie et de

résolution, bien que sa voix fût aussi douce que celle d'une femme.

Un orage se formait évidemment, et je prévoyais qu'il serait difficile de le conjurer. Pour l'acquies de ma conscience, je crus néanmoins devoir le tenter, et j'essayai, mais en vain, de détourner la conversation.

Battista eut besoin de reprendre haleine avant de recouvrer la parole, enfin, elle lui revint.

— Ainsi, Luigi, dit-il alors à ton compte nous serions l'un et l'autre fiancés de Bianca Moretto. Eh bien soit ! Nous verrons à notre retour qui des deux a raison. Ce que je sais, en attendant, c'est que j'ai d'elle un précieux gage qui suffit pour éloigner de mon esprit toute inquiétude.

— *Per sangue !* c'est encore faux.

— *Corpo di Bacco !* tu devrais savoir que les Trépani ne mentent jamais, dit Battista d'un ton moitié sérieux, moitié comique.

— Ni les Scarlatti non plus, entends-tu !

robustes appétits en matière de nouveautés dramatiques.

C'était en premier lieu, *l'Écureuil*, demi-pro-verbe, demi-comédie, légère comme canevas et comme intrigue, mais agréablement brodée, dialoguée assez spirituellement, et surtout interprétée avec cette finesse, cette rondeur de bon aloi dont MM. Berlingard, Martin et M^{lle} Gravière conservent aux Célestins les saines traditions.

J'ai perdu mon Eurydice, est le cri du cœur d'un Anglais fantastique qui croit rencontrer partout l'objet de sa flamme. Demandez à ceux qui ont vu ce soir-là M. Ménéchant dans ce rôle d'un enfant d'Albion éploré, s'ils ne partagent pas sa douleur quand il croit avoir perdu pour toujours l'insensible Eurydice, et son désespoir quand il la voit au bras d'un autre dont le gant lui paraît si respectable que, renonçant à toute poursuite amoureuse, il ne veut plus rêver que la conquête des faciles *Mimi Bamboches*.

Raconte-t-on la *Mariée du Mardi Gras*? Je ne le crois pas plus qu'on analyse la *Balthracomyomachie*, ce poème d'Homère en belle humeur. C'est le digne pendant des *Canotiers de la Seine*, et des *Ecoliers en vacances*. Un rire insensé, ce rire qui agitait les dieux de l'Olympe à la vue de Vulcain leur servant à boire étreint le spectateur dès la première scène et le laisse à la chute du rideau pâmer d'aise sur sa banquette. Que de tribulations rencontre cette noce qui s'aventure un beau mardi-gras, à travers les folies carnavalesques pour aller devant M. le Maire! Mais aussi quelle idée, ô Lysis Chevreau, de vouloir vous conjoindre le jour où vous avez promis à Bérénice, une ancienne, de lui faire épuiser la coupe des voluptés du mardi-gras! N'y revenez plus au

moins, et fidèle époux de la jeune Boudinier, méfiez-vous du sentimental Peau-de-Satin, et si votre cousin Groseillon veut retourner en Normandie, donnez-lui un *satisfecit* qui lui fasse trouver grâce auprès de sa tante; enfin, si Clodomir veut résolument devenir votre oncle, laissez-lui épouser la grosse charcutière; mais surtout méfiez-vous du caporal, il pourrait bien, ce terrible militaire, ne pas être toujours d'humeur facile. — Cette folie a été admirablement accueillie par le public qui en a témoigné éloquemment sa satisfaction par ses bravos à l'adresse de MM. Lamy, Ménéchant, Berlingard, Gabriel, Lureau, et de Mesd. Lamy, Michon, Demonchy, Anna et Préher.

Le Pamphlétaire est une comédie en trois actes, honnête et morale s'il en fut; elle montre quel danger et quelle honte il y a toujours à faire de sa plume une arme lâchement empoisonnée. C'est sur ce thème toujours neuf que M. André Thomas a bâti les trois actes de sa comédie.

Grâce à MM. Devaux et Didos, à leur jeu si fin et si vrai, grâce au concours de MM. Dorsay, Lavigne et Depay, et au talent de M^{mes} Lobry, Leroux et Langlois, cette pièce a obtenu un succès qu'une seconde représentation permettra de mieux juger.

MÉLINGUE est à Lyon!... Mélingue va jouer *la Tour de Nesle*! La bonne nouvelle a été bien vite connue partout, et le lendemain le théâtre des Célestins était assiégé par des flots de spectateurs, qui accouraient revoir leur artiste aimé par excellence. — Tous se pressaient, s'entassaient; ils se mettaient dix ou trois auraient pu tenir à peine, mais en revanche ils applaudissaient comme quarante. — C'est que M. Mélingue est réellement l'acteur le plus populaire de ce temps; lui seul

a pu donner la vie à ces personnages épiques, sortis tout armés de l'imagination d'Alexandre Dumas, géants de cent coudées auprès de nous chétifs; lui seul a pu traduire à la scène Salvatore Rosa et Benvenuto, lui seul aussi pouvait reprendre le rôle de Buridan! Et avec quel succès! Les échos retentissent encore du bruit des bravos.

— C'est en vain que les louangeurs du temps passé voulaient se cramponner dans leur admiration rétrospective; ils ont fini par oublier Borage, et comme les autres, plus que les autres, ils ont crié: « Bravo, Mélingue! »

Après *la Tour de Nesle*, M. Mélingue va reprendre le rôle de Chicot dans *la Dame de Monsoreau*; il me semble que c'est dire tout, et que *la Dame de Monsoreau* va recommencer une glorieuse et fructueuse campagne.

Prochainement, le bénéfice de M^{me} Lobry.

L. G.

Nous rappelons à nos lecteurs que la représentation au bénéfice de Jérôme Coton aura lieu le samedi 30 mars au théâtre des Célestins. — Elle se composera de *Robert ou l'Homme vertueux*, mélodrame en trois actes, tiré des annales allemandes, *la Partie Carrée*, vaudeville, et un acte de *Régulus*, tragédie. — Ces ouvrages seront joués par Jérôme Coton et ses artistes.

Nous avons pas besoin d'inviter nos lecteurs de se presser s'ils veulent voir et applaudir les conservateurs des vraies traditions du genre sublime que l'on ne sait plus jouer. Tous savent que ce jour-là, la salle des Célestins, fût-elle deux fois plus grande, ne serait pas assez vaste pour contenir tous ceux qui se rendront à l'appel de l'un des vétérans de l'art dramatique à Lyon.

— C'est possible, mais ils sont diablement incrédules. Si ce sont des preuves que tu veux, attends... Tu prétends connaître Bianca mieux que moi... Tu dois avoir vu ses bijoux?...

Écartant alors sa chemise, Battista mit en évidence une petite bourse de cuir qui renfermait son argent, et d'où il retira, soigneusement enveloppé dans trois ou quatre morceaux de papier, un anneau qu'il passa, non sans peine, à l'extrémité de son petit doigt. Cela fait, il tendit sa main vers Luigi d'un air de triomphe en disant :

— Connais-tu cette bague?

— Malédiction! murmura Luigi en grinçant des dents.

Il n'ajouta pas que cette bague venait de lui, mais cela se devinait facilement. Après un moment de silence, pendant lequel on voyait les muscles de son visage se contracter d'une manière horrible, il reprit d'une voix que la colère rendait sourde et rauque :

— Battista! tu mens comme un infâme quand tu dis qu'on t'a donné cette bague! Tu l'as volée... tu es un voleur!

Un *ladrone!* répéta Battista hors de lui et en tirant son couteau. Cette abominable parole va te coûter cher, Luigi. C'est la première fois que l'on appelle un Trépani voleur!

Et, en disant ces mots, il mit pied à terre. Luigi en avait déjà fait autant, et, tout en marchant vers son adversaire, il cherchait son couteau oublié dans un cabaret de Navarin.

Une circonstance assez bizarre empêcha les deux Corses de se joindre. Mon cheval s'était arrêté justement entre eux, et, l'un doublant sa tête tandis que l'autre contourait sa croupe, ils firent ainsi, chacun s'imaginant poursuivre un fuyard, cinq à six fois le tour de ce pauvre animal, immobile de stupéfaction. Cela donna à toute la compagnie le temps de descendre de cheval et d'intervenir dans le débat.

Battista écumait de rage, et les yeux de Luigi brillaient comme des charbons ardents. C'était à peine si nos efforts réunis pouvaient les contenir.

— Il faut que je t'arrache l'âme! disait le premier.

— Je boirai ton sang! répliquait l'autre.

Pendant qu'ils se menaçaient de la sorte, à la façon des héros d'Homère, Estampe dit tout bas à quelques-uns :

— Il faut absolument que nous empêchions un malheur.

— Sans doute, répondit-on; mais, comment?

— Eh parbleu! c'est bien simple; en les laissant se battre. — Il ne s'agit pas, — dit alors le maître d'armes, à haute voix et d'un ton d'autorité, — il ne s'agit pas de s'assassiner, ni de s'égorger, et encore moins de se dévorer. Vous êtes Français, n'est-ce pas?...

CASIMIR HENRICY.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE PARISIENNE.

La Circassienne et M. Beaumont. — *Maitre Claude*. — Les Français. — L'Odéon. — Mlle Delahaye. — Le Cirque Impérial et la chicane. — Le Vaudeville. — *Ma Femme est troublée*.

Il nous faut marcher, il nous faut courir si nous voulons enregistrer toutes les nouvelles qui se pressent, qui s'entassent aux quatre coins de Paris, prenons une voiture, cher lecteur, sans cela nous resterons en route.

Cocher! à l'Opéra-Comique! Si nous frappons à la porte de M. Beaumont, il vient nous ouvrir avec trois manuscrits sur les bras : l'un, la *Circassienne* dont je vous ai déjà parlé, dernière œuvre d'un grand génie, est un véritable et bien légitime succès qui fait salle comble tous les soirs ; l'autre, le *Jardinier galant*, est déjà à l'agonie, après quinze jours de rampe et de lumières ; le public n'a pas plus fêté Babet et Cadet, de cent ans en arrière, qu'il n'a fêté le *Tanhauser* de cent ans en avant. Le troisième, *Maitre Claude*, est un frais bouquet éclos la semaine dernière sur notre seconde scène lyrique, et tout tremblant encore de sa hardie apparition parmi tant de chefs-d'œuvre, parmi tant de beaux opéras qui s'offrent complaisamment aux appréciations du public. *Maitre Claude* a pour parrain Jules Cohen, un nom bien connu de nos dillettanti parisiens, aussi, ne sommes-nous nullement inquiet de son sort. M. Beaumont est le directeur gentilhomme sachant faire honneur de sa salle et de ses salons comme pas un directeur.

Cocher! aux Français! Emile Augier et les *Effrontés* y règnent en maîtres, ne troublons pas son règne, règne éphémère, peut-être, proclamé aujourd'hui, renversé demain par le peuple le plus léger de la terre.

Cocher! à l'Odéon! Le *Portrait d'une jolie femme*, deux actes en vers, de M. Rochefort, s'y laissent jouer tous les soirs, s'y laissent applaudir malgré l'accent tout bordelais avec lequel Mlle Delahaye, une soubrette du bon vieux temps, débite son rôle et met en pièce Vaugelas.

Cocher! au Cirque Impérial! Nous trouvons la salle fermée, mais en dépit des portes et des verroux, en notre qualité de chroniqueur et de chroniqueur indiscret, nous pouvons pénétrer jusqu'aux décorateurs et aux machinistes qui font leurs dernières répétitions pour le nouveau drame d'Alexandre Dumas; hier encore nous étions incertain de son sort; le manuscrit, égaré au palais entre les mains de la chicane, nous semblait fort éloigné de la scène; mais, pour cette fois, la chicane a été bonne fille; elle l'a

rendu à la grande joie des Titis du boulevard du Temple qui auraient été au désespoir de ne pas applaudir le *Prisonnier de la Bastille* ou la fin des *Mousquetaires*. A demain la première représentation; à demain les nouvelles merveilles exécutées par M. Hostein, l'habile directeur.

Si M. Hostein tire des coups de canon dans son théâtre, M. This, son voisin, tire des coups de pistolet et jette de la poudre aux yeux des malheureux passants qui s'engouffrent dans le passage Vendôme. This est le dieu de la magie, le rival de Robert Houdin, dont les lauriers seuls l'empêchent de dormir bien profondément; This fait la bourse de ses clients pour la leur rendre incontinent au grand étonnement des premiers; This escamote, This multiplie, This soustrait, This divise, This nous ferait vraiment croire que des vessies sont des lanternes.

Du Cirque Impérial aux Folies-Dramatiques il n'y a qu'un pas, et nous avons une série de joyeux vaudevilles populaires et non populaires, mais toujours spirituels et doués d'un gros bon sens : c'est une *Femme emballée*, c'est la famille *Malpendu*, c'est un *Papa de trente livres*, un gros joyeux rire qui nous délasse sans nous étourdir.

Son voisin, les Délassements-Comiques, tiennent toujours haut la bannière de leur revue, une jolie revue à l'encontre de toutes les revues, avec de jolis minois et de jolies jambes, avec de jolis airs et de jolies voix; une revue phénoménale, une revue accomplie. La semaine prochaine cependant on nous promet du nouveau. Applaudirons-nous? Si les jambes sont jolies et la pièce bonne, pourquoi pas?

Mais renvoyons notre voiture et allons le reste de la soirée au Vaudeville, qui nous fait décidément passer de surprise en surprise. Il n'y a pas longtemps, c'était la première représentation d'une charmante comédie: *Je vous aime*, dont nous avons déjà donné le compte-rendu. Hier, c'était une pièce en un acte de MM. Dumanoir et Decourcelle, intitulée: *Ma Femme est troublée*, qui a été accueillie avec les plus vifs applaudissements. Nous voyons sur l'heureuse affiche de ce théâtre, qui ne s'était trouvé à pareille fête depuis longtemps, les *Vivacités du capitaine Tick*, dont nous espérons donner l'analyse à nos bien-aimés lecteurs dans notre prochaine causerie.

Trois succès en un si court espace de temps, c'est trop, beaucoup trop, c'est à rendre jaloux M. Cognard.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

(La fin au prochain numéro.)

Le défaut de place nous empêche de publier cette semaine une étude de Maxime d'Amblérieux sur les salons élégants du monde parisien; à samedi *Cellarius*.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Bien que contrariée par le temps, la représentation donnée jeudi dernier, au bénéfice des PIERRANTONI, a été brillante et remarquable entre toutes. — Richesse de costumes, chevaux magnifiquement caparaçonnés, exercices entièrement nouveaux, tout concourait à rendre cette soirée hors ligne.

Nous avons eu rarement à Lyon la bonne fortune de rencontrer dans une troupe équestre une pareille réunion d'artistes de talent, et le public qui les a décidément pris en faveur, ne fait que rendre justice à leur mérite.

Il est difficile d'être plus intrépide et plus adroit que le petit Alexandre ou le jeune Erbér; d'être plus gracieux ou plus élégant à cheval que LOUIS FRANCISCO et sa sœur. — Quant aux clowns, leur agilité, leur souplesse, leur force tiennent réellement du prodige. — Du reste, toute cette famille PIERRANTONI est à ce point de vue sans rivale, et dans cette même soirée nous avons vu, à propos d'un exercice intitulé *Lutte Gynémique*, une jeune fille Mlle LUCIE PIERRANTONI déployer une vigueur dont la fameuse M^{me} Laborie, de la pièce de Sardou, serait à bon droit jalouse, — et avec cela assez jolie pour faire damner les saints et rêver les anges!

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

VI.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Dans sa reconnaissance, le pauvre animal se mit à lécher les pieds nus de Georgette.

Et, notez-le bien, c'était un king-charles

— C'est celui de l'autre jour, — s'écria Georgette, — il m'a reconnue... c'est le chien au morceau de sucre, au ruban de soie, au beau collier de maroquin rouge encerclé d'or. Pauvre petite bête! comme le voilà déchu de son opulence, de sa splendeur! C'est probablement à cause de sa patte cassée, coupée... il ne faisait plus honneur à sa maîtresse, l'ingrate l'aura banni, perdu, parce qu'il était estropié, malheureux! Mais c'est qu'il est encore très-gentil comme ça...

et tout jeune encore vraiment, presque de notre âge...

— Il faut le garder avec nous ! — proposa Georget.

— Nous sommes bien pauvres, — observa Georgette, dont la bonne petite mine charitable souriait à la pensée de l'adoption ; — comment pourrions-nous le nourrir, ayant à peine assez pour nous-même ?

— Bah ! — s'écria Georget, bah ! le ciel y pourvoira. Dans le peu que nous trouverons, nous ferons désormais trois parts. Souviens-toi donc de ce que tu m'as dit l'autre jour sur la montagne, et précisément à propos de lui-même : faire le bien, c'est si bon !

L'adoption fut résolue.

Le king-charles semblait avoir compris les paroles de ses nouveaux maîtres ; il les en remercia par un regard attendri, par un joyeux aboi.

Et voici comment, de deux, ils devinrent trois.

On avait ramassé le king-charles près des sept églises, on le nomma Kevin.

Que le saint patron de l'Irlande pardonne aux deux enfants cette irrévérence !

Chaque nuit l'attentif Kévin, tantôt oreiller, tantôt chancelière, soutenait les têtes blondes de Georgette et de Georget, ou bien réchauffait de son épaisse et soyeuse fourrure leurs pieds engourdis par le froid.

Et c'était un groupe attendrissant que ce pauvre petit chien boiteux veillant sur ces deux bambins en guenilles...

VII.

Des années ainsi s'écoulèrent, et l'adolescence arriva.

Un jour, — je ne sais trop comment cela se fit, — quelque mendiant de leur connaissance dit à Georget :

— Lorsque vous serez en âge, ta petite amie et toi, il faudra vous marier ?

Georget trouva l'idée admirable, et courut tout aussitôt la communiquer à Georgette.

— Voudras-tu ? — conclut-il

— Pourquoi pas ?... répondit-elle. — Mais à deux conditions...

— Lesquelles ?

— D'abord, c'est que nous trouverons un bon curé qui nous marie gratis...

— Ce sera facile. Ensuite.

— Ensuite, c'est que nous aurons chacun notre dot. Tu sais combien cela porte malheur d'entrer sans dot en ménage !

Georget voulut insister, mais Georgette fut inébranlable.

Dame ! elle était Irlandaise, et ses scrupules venaient d'une des croyances les plus entêtées de l'Irlande. Il est bien rare que l'on se marie dans la verte Erin sans apporter chacun quelque chose, ne fut-ce qu'un simple schelling, à la communauté. Bien plus, ces dots chétives à faire sourire, doivent être parfaitement égales ; et, dans les campagnes, si le prétendu se trouve à la tête d'une livre sterling, la fiancée doit au moins posséder un jeune porc... Telle est la dot presque ordinaire des villageoises Irlandaises.

Or, le pauvre Georget voyant bien qu'il ne gagnerait rien à combattre les préjugés inflexibles de Georgette, prit la sage résolution de flatter sa manie ; il lui dit :

— Voyons, que veux-tu que nous ayons chacun pour nous marier ?

— Chacun un schelling ! répondit Georgette d'un ton résolu.

— C'est beaucoup ! soupira Georget avec découragement.

En effet, deux schellings, c'était un trésor pour ces pauvres petits.

Mais Georget avait du courage, et déjà peut-être un peu d'amour, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant.

Il voulut tenter l'impossible.

VIII.

Chaque matin, debout avant le jour, il se mit à mendier sans repos et sans trêve, jusqu'au coucher du soleil. On le voyait continuellement trotter d'un square à un autre. Pas un habitant de Dublin ne sortait de sa demeure sans rencontrer la main de Georget tendue sur son chemin.

Ni la fatigue, ni la pluie, ni les rebuffades ne le décourageaient ; il ne se laissait rebuter par rien, et tandis qu'il se donnait tant de peine pour augmenter la recette, il s'évertuait par mille moyens à diminuer la dépense. Par malheur, il se privait bien, lui, mais il ne pouvait se résoudre à économiser sur la part de Georgette, ni même sur celle de Kevin.

Néanmoins, Georgette y mettait du sien. Elle voyait son frère malheureux, et sans se départir de ses principes, elle l'aidait de son mieux à amasser les deux schellings, modeste budget de leur bonheur à venir.

Enfin, Georget comprit avec douleur qu'il ne pourrait jamais arriver à ce formidable capital, et se creusa nuit et jour la cervelle pour chercher quelque autre ressource ingénieuse.

Voilà ce qu'il parvint à trouver.

— Ecoute, Georgette, — dit-il un soir à sa

sœur chérie, j'ai entendu dire que l'on fait fortune en voyageant ; veux-tu partir de Dublin ?

— Partir ? — murmura Georgette.

— Oui, — reprit Georget, — tous les pauvres font, au moins une fois dans leur vie, le tour de l'île... Entreprenons aussi ce voyage, et je suis certain qu'au retour nous rapporterons chacun notre schelling, peut-être même davantage !... Je t'en prie, partons !... Ici, tu le vois, je ne puis réussir... Nous serons plus heureux en route... Viens... viens ?

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

**

Les journaux anglais constatent que la consommation des vins français a augmenté, pendant le moi de janvier 1861, d'un million de gallons. N'est-ce pas le cas de le dire que quand on prend du gallon, on en saurait trop prendre.

**

Une scène émouvante se passait non loin de Tours, lors de la dernière inondation de la Loire : un cultivateur, sa femme, leurs deux enfants et une vache, avaient trouvé un asile momentané sur une petite éminence dominant les flots furieux qui dévastaient les villages de la plaine ; les pauvres gens poussaient des cris déchirants. Du milieu des groupes des spectateurs frémisants qui, de la rive, assistaient à ce drame douloureux et voyaient l'eau montant... montant toujours... sur le point d'engloutir ses victimes, un homme de cœur s'élança, et, dans un frêle bateau, au milieu de périls sans nombre, accosta l'ilôt menacé par l'inondation. La barque est bien petite..... bien étroite..... Un seul passager doit prendre place près du généreux sauveur... Le père jette un long regard d'angoisse sur ses deux enfants éperdus de douleurs, sur sa femme évanouie... Il hésite !... mais bientôt l'instinct égoïste du paysan ayant le dessus :

— Eh bien, dit-il au batelier, prenez... la vache !

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.